



la décadence et du non-sens. L'extrême, voyez-vous, tombe toujours dans le banal.

— On vous a reproché de peindre le Valais d'autrefois...

— Aujourd'hui, ce qu'on veut diminuer avec un petit rire moqueur, on le taxe de folklore. Ah, il a bon dos le folklore ! Vous ne croyez pas qu'il existe aussi, notre folklore industriel, avec ses parkings, ses néons, ses tours-hôtels, ses bureaux d'affaires où l'on vend le pays morceau après morceau ? On a de plus en plus chez nous des goûts de pays sous-développés et de maquignons. On achète la peinture comme les timbres-poste. Pour placer. On se fiche du contenu, fini le plaisir artistique, pourvu que la toile soit cotée. On confond grandeur et grotesque. Regardez l'église d'Héremence, par exemple. On oublie que l'architecture, c'est justement l'art d'adapter la construction à son milieu. Qu'on aille faire ça à Brasilia... Tenez ! j'ai une vision : celle d'un immense four crématoire d'où s'échappe la fumée jaune des cadavres...

Son rire part en cascade et roule jusqu'à l'univers de Donald, le basset, qui entre précipitamment dans la pièce.

Une obscurité menaçante descend du ciel, un couple marche vers la lune. Un spectre est dans leurs pas et l'idylle n'est pas loin de l'épouvante.

L'artiste s'est remis à peindre, une toile truffée de faits, où la vie bat très fort, teinte et éblouit. Derrière la forte personnalité de Menge, il y a l'enchantement du rêve et la gravité de l'observation, une poursuite incessante de ce Valais à l'agonie qu'il a fixé pour les générations futures.

Edouard Guigoz.

